



SOCIÉTÉ DU ROMAN POLICIER DE SAINT-PACÔME  
PRIX DE LA RIVIÈRE OUELLE 2012  
NOUVELLES POLICIÈRES CATÉGORIE SENIOR

2<sup>e</sup> PRIX

# UN PEU TROP TARD

YANICK MICHAUD  
VAUDREUIL-DORION

— Saumon? Vous avez dit saumon?

— Oui. S'il te plaît. Le tartare, mais sans les oignons verts. Je les déteste. En retour, j'aime manger de la viande crue les soirs de pleine lune.

Il regarda la serveuse et la gratifia d'un étrange sourire.

La jeune femme, une belle rouquine à peine sortie de l'adolescence, demeura coite. Elle le fixa de ses grands yeux verts et se retira de la table presque à reculons. Elle ne le quitta pas du regard jusqu'à ce qu'elle soit rendue à la lucarne donnant accès à la cuisine. Sarah, c'est le nom qui apparaissait sur le badge servant à l'identifier, glissa le feuillet de son carnet de commandes à Samuel, le chef. Il la trouva encore plus blême qu'à l'habitude.

— Ça va Sarah? T'es toute pâle.

— Oui, c'est correct. C'est juste le gars de la banquette là-bas. Il a l'air bizarre.

— Est-ce qu'il a été impoli avec toi? Je lui arrange le portrait si tu veux.

— Non, non. Ça va aller. Juste une impression étrange.

Dès qu'il était entré dans le petit restaurant, l'ambiance avait semblé s'appesantir. Les discussions étaient presque devenues murmures et seule la voix de Bobbie Gentry racontant comment Billie Joe MacAllister était sauté du pont de la rivière Tallahatchie résonnait du juke-box. Presque toutes les têtes s'étaient tournées quand ce grand ténébreux aux cheveux de jais avait ouvert la petite porte vitrée. Son chandail, presque aussi foncé que sa courte toison, était court et ceignait ses biceps bien découpés. Ses jeans, blancs comme un linceul, tombaient sur des santiags dont le cuir n'était sûrement pas une imitation de python. Son pas résonnait lourd et s'ajustait au vacarme provoqué par son arrivée en *chopper* dans le stationnement du restaurant. Il toisa la foule avant de se diriger d'une démarche lente mais sophistiquée vers la table que l'hôtesse lui avait indiquée avec un sourire cajoleur. À celle-là, Anne, il avait plu. Ses yeux de jade et sa barbe de trois jours l'aidaient parfois à créer une première impression favorable aux gens à qui il s'adressait.

Mais ce n'était pas le cas de Sarah.

Elle revint vers la table d'une démarche peu décidée pour lui apporter la bouteille de Bichon Louvet qu'il avait commandée. Il

aurait préféré mieux, mais c'est ce que la carte offrait de « moins pire ». Déjà qu'on retrouvait du tartare sur le menu, il avait été étonné. C'est que l'endroit avait bien changé en deux décennies.

— Merci mademoiselle. Tu peux la laisser sur la table. Je m'occupe de ça.

— Mais je peux vous servir le premier verre.

— C'est gentil, mais ça va. Je vais patienter un peu.

Il n'était pas pressé. En fait, il l'était beaucoup moins que son regard n'était pressant sur l'efficace décolleté de Sarah. Une fois de plus, elle se sentit intimidée, et il remarqua son embarras.

Merci jeune fille, je vais attendre mon plat. Ce sera tout pour maintenant.

Et il ferma les yeux, autant pour la congédier que pour se reposer un tant soit peu du long voyage qui l'avait ramené ici, sa terre natale, après 19 ans d'absence.



Mai a toujours des airs de printemps mais à Arvida, rien n'est moins certain. Du jour au lendemain, on peut planter les tomates et se retrouver presto avec une lourde couche de neige dans le jardin.

Ainsi, le choix de la robe de bal n'est pas aisé. Surtout pour Claudie, fière et droite. Longue, courte, avec ou sans manches. Une démarche qui s'annonçait difficile pour la jeune fille qui ne raterait pas cette occasion.

Lui, il était heureux de pouvoir se contenter de son appareil de l'année précédente. Louis avait célébré la fin de son passage au secondaire avec les grands honneurs et avait même été couronné roi du bal.

Quart-arrière étoile du Bleu et Or, il brillait également dans de nombreuses matières sur les bancs de la polyvalente. Nombreuses étaient les courtisanes, mais il n'avait d'yeux que pour sa Claudie, qu'il avait remarquée dès leur première semaine au secondaire. Dans leur cours d'arts plastiques, elle portait un ample chandail de coton ouaté bleu pâle, arborait des taches de rousseur sur son nez coquin, les cheveux courts et roux ainsi qu'un sourire ravageur. Elle sentait le freesia. Il avait craqué.

Les balbutiements avaient été longs et pénibles pour lui. Il aurait voulu que tout se passe rapidement. Il était toujours impatient. Dans tout.

Mais elle ne semblait pas le remarquer. Il faisait le pitre lorsque le professeur donnait les explications. Ce qui n'était surtout pas dans ses habitudes. Elle n'en avait cure. Il bombait le torse dans la cour quand elle approchait avec sa horde d'amies. Elle regardait ailleurs et riait à gorge déployée quand une camarade lançait une boutade. Il aimait ce rire.



Sarah déposait sur la table le saumon apprêté et il s'extirpa de sa rêvasserie. Le poisson fleurait bon la mer, la moutarde forte, cette pincée de poivre et ce zeste de citron. Il offrit un sourire et remercia la serveuse qui déguerpit, aussitôt qu'il eut déposé la main sur le collet de la bouteille de vin.

Il en versa une solide rasade et but enfin une longue lampée.

Il sourit une fois de plus. Il jeta un coup d'œil à sa montre et il se dit qu'il avait encore beaucoup de temps devant lui. De sa fourchette, il entama la délicate présentation du salmonidé d'un rose divin et porta une première bouchée à ses lèvres. Louis apprécia et remercia le ciel pour ce qui pourrait être son dernier repas du genre à Arvida.



- Louis, on va magasiner pour le bal vendredi. As-tu pensé à avertir Daniel que tu ne pourras rentrer travailler?
- Clau, tu sais que je suis incapable de magasiner avec toi. Tout te fait bien. Un rien t'habille. Je ne suis pas objectif. Vas-y avec Véro, elle a besoin d'une robe elle aussi. Vous aurez beaucoup plus de plaisir si je ne suis pas là.
- Louis, t'avais dit que tu viendrais avec moi. Je vais être obligée d'y aller en taxi, dit-elle, agacée. Ça va faire monter le prix de ma robe. Déjà que mes parents tiennent le budget serré. Même là-dessus ils ne s'entendent pas.
- Vas-y en autobus.
- ...
- Quoi? Ça fait aussi.

- Louis, je vais revenir de Chicoutimi en autobus? Avec ma robe dans un sac? Clap, clap, wow! Bravo chéri!
- Tu la mets de côté et on va la chercher samedi après-midi. Je ne travaille pas, on va y aller. Promis mon bébé.

Elle était furieuse. Et elle sortit de la salle de détente avec fracas. Les parents de Louis, à l'étage, entendirent la porte de la chambre de leur fils claquer. Ils n'en firent pas de cas. Les jeunes avaient parfois des mots.



En avalant la dernière bouchée de son tartare, il s'aperçut qu'il fixait ce couple à deux tables à sa droite. Fin vingtaine peut-être? La trentaine? Pas certain. Ils semblaient heureux et le ventre proéminent de la dame n'était sûrement pas étranger à ce bonheur. Un premier? Vraisemblablement. Garçon ou fille?

Il se posait un tas de questions sur les gens. Son métier de journaliste n'était pas étranger à cette curiosité toujours omniprésente. Il aimait questionner les gens, poser des questions, se questionner.

Il se demandait s'ils s'étaient connus au secondaire. S'il avait tenté de la séduire par des pitreries. Si elle deviendra une bonne mère. Si elle avait été gravement malade et avait raté une année complète au secondaire.



C'était en septembre. Au cours de l'été précédent, elle l'avait enfin remarqué. Il enfilait les passes de touché à un rythme d'enfer, permettant aux siens de conserver une fiche intacte.

Elle s'était rendue à quelques rencontres, plus pour passer du temps avec les amies que pour apprécier la partie devant elle.

Véronique avait un frère jumeau dans l'équipe. Éric. Le receveur de passe, cible fétiche du beau grand Louis. Ils formaient une paire inséparable, tant sur la surface gazonnée que sur le bitume du quartier ou dans les corridors de la polyvalente.



- Bravo le frère, encore quelques touchés! claironna fièrement Véronique quand les joueurs sortirent du terrain.
- Ouais madame. On se dirige droit vers les séries, la finale et le championnat régional.
- Tu brûles la ligue, dit-elle en ébouriffant la blonde crinière de son frangin.
- Pas tant que ça, proclama-t-il, sourire narquois aux lèvres.

À leurs côtés, Louis et Claudie se regardaient en riant de la complicité des jumeaux Dupré. Elle lança alors qu'il avait lui aussi disputé un bon match. Il la remercia en souriant timidement.

Le cœur lui serra plus fort que lorsque les rivaux de la ligne défensive fonçaient vers lui à toute vitesse. Il n'en laissa rien paraître. Ce qu'il pensait. D'une boutade, Éric lui fit remarquer que le rouge lui allait fort bien. Il lança une paire d'yeux à son ami. Presque aussi véloce que ses passes de majeurs. Et il tourna les talons vers le vestiaire.

Ainsi, les choses avaient pris une tournure inattendue et ils s'étaient vus plus souvent. D'abord après les rencontres, puis pour un lait fouetté chez Carmen. La crèmerie du carré Davis ne déroutait pas pendant les mois d'été. Les jeunes flânaient, ingurgitaient un cheeseburger délicieux, des frites grasses à souhait et un milk shake, le meilleur au Saguenay. Ils en profitaient pour déposer quelques 25 cents dans les arcades pour permettre à Pac-Man de casser du fantôme ou à Mario Bros de sauver sa belle. Louis aimait ce concept et il avait une facilité déconcertante à éclipser tous les tableaux.

Claudie pouvait rester longtemps à ses côtés, le regarder empocher les sous en or, sauter sur les tortues et accourir auprès de la princesse.

Elle osait de plus en plus souvent des regards aux yeux concentrés du beau Louis. Puis elle lui prenait la main. Il en perdait sa contenance et une vie de Super Mario. Il céda sa place et ses crédits aux plus jeunes dans l'arcade et partait pour une promenade.

Les choses étaient devenues plus sérieuses à la rentrée quand ils avaient décidé de partager leur case.

Éric s'en était montré déçu et offusqué dès le départ. Il avait compris, plusieurs semaines plus tard, à force de compromis, mais surtout de galettes et de jus de raisin payés pendant les récréations.

- Tu me coûtes cher, vieux.
- Oui, mais tu m'as abandonné pour une fille, le gros. Encore deux semaines de jus et on va être quittes, évaluait Éric, moqueur, qui profitait beaucoup de la situation.

Puis, les tourtereaux étaient devenus inséparables. Jusqu'à ce que la maladie frappe.



Il fit signe à la serveuse qu'il avait terminé son repas. Elle revint vers la table pour lui offrir un dessert.

- Je te remercie, mais j'aime mieux voyager l'estomac léger. C'était délicieux, soit dit en passant.
- Alors je vous apporte la facture? demanda-t-elle, pressée.

Il acquiesça, laissant courir son regard sur les pâles épaules dénudées de la belle. Elle lui rappelait tellement Claudie. Tant de choses la ramenaient à son souvenir depuis qu'il était sorti de la réserve faunique des Laurentides en arrivant à Laterrière.

Il était passé devant l'ancien ciné-parc Saguenay, là où ils avaient vu tant de films. Puis devant la polyvalente, le terrain de football, maintenant paré d'une belle surface synthétique.

Il avait emprunté la rue LaSalle, puis enfin la Davis. Les commerces datant d'une autre époque, l'ancienne crèmerie de Carmen, le restaurant et enfin la station-service.



Ils étaient inséparables et les parents de Louis avaient accepté qu'elle vienne demeurer à la maison après la séparation de ses parents à elle. Louis avait consenti en retour à passer moins de temps sur le terrain de football pour prendre un emploi étudiant à la station-service. Il y travaillait les matins de fin de semaine et parfois aussi le vendredi soir pendant l'année scolaire. Daniel, son patron, grand amateur de football était d'arrangement et il le laissait parfois manquer quelques quarts de travail pour un entraînement, et toujours pour un match important.

- Réussis une couple de passes puis ça va être correct, clamait-il de sa voix tonitruante en tapant paternellement l'épaule de l'adolescent.

Puis, un jour, tout s'était mis à aller moins bien. Claudie est devenue pâle, chétive, malade. Leucémie.

Ses proches étaient désarmés, en émoi, et il s'en était fallu de peu pour que la jeune fille perde son combat.

Heureusement, après plus de huit mois d'acharnement, d'un long combat contre l'insidieuse maladie, de traitements de chimio, elle s'en était sortie. Avec quelques séquelles et aussi une année scolaire à rattraper. C'était la raison pour laquelle ils n'étaient pas finissants en même temps.

Quand Louis eut terminé son passage secondaire, elle l'avait accompagné et retrouvé le temps d'une belle soirée ses camarades de secondaire cinq. Ils lui dirent qu'ils seraient là l'an prochain quand ce serait à son tour d'avoir son bal.

Ils en étaient là.

Elle préparait son bal et le vendredi soir, elle partit avec Véronique pour effectuer l'achat de sa robe. Il avait finalement convenu de payer la course de taxi. Elle choisirait la robe et ils iraient la chercher le lendemain.

- Clau, t'es belle. Louis va capoter quand il va te voir.
- Je la prends. C'est celle-là que je veux. Puis en plus, je lui fais une surprise. Je l'amène ce soir et je vais lui montrer. Je peux pas attendre.
- Vous allez venir la chercher demain.
- Non, je vais chez Ultramar lui montrer.
- On fait comme tu veux, de toute manière, c'est qui qui a toujours le dernier mot?
- Merci Véro. Je t'aime mon amie.

Elles devaient cependant se dépêcher. La vendeuse montrait des signes évidents de fatigue et d'impatience et devait fermer la boutique. Il était 21 h dépassé.

Une fois la facture réglée et la somptueuse robe emballée, elles sortirent de Place du Royaume pour hélér un taxi.

La course serait longue parce qu'elle était impatiente de montrer sa robe à l'homme de sa vie.



Il acquitta la note et sourit une dernière fois à la belle rouquine. Il lui dit qu'il l'avait trouvée charmante et agréable. Il laissa un pourboire démesurément élevé et la remercia. Elle sourit enfin à cet homme qu'elle n'avait pu percer en un peu moins d'une heure assis à cette table. Elle se demandait qui il était et s'il reviendrait.

Lui savait qu'il ne reviendrait pas.

Il rouvrit la porte sur cette chaude soirée de juin. L'air sec lui rappelait sa jeunesse et ses années folles dans ce patelin qu'il avait tant aimé. Il était parti le cœur brisé.

Il enfourcha sa moto et la tête de loup peinte sur le réservoir le dévisagea. Les yeux gris du loup noir le fixaient. De sa gueule pendaient des lambeaux écarlates. Un drôle de rictus émanait de ces gencives à vif qui se délectaient de chair humaine. Il sourit une fois de plus. Il était particulièrement heureux. Tout aboutissait enfin. Il prit même quelques minutes pour retracer le fil des événements. Pour faire le point sur l'itinéraire.

Plus tôt dans la journée, il avait pris possession de sa chambre de motel. Cet établissement qui avait maintes fois changé de nom au fil des ans. Les clients désabusés, de passage pour un congrès ou en mal d'aventures extraconjugales, étaient toutefois demeurés les mêmes.

Il s'était douché une première fois. Puis était parti remplir la première moitié de sa mission.



Il était près de 22h quand Louis termina de faire le plein de la voiture de son plus récent client. Il le savait, les Expos étaient en supplémentaire, et il se demandait à quelle heure finirait la rencontre. Il écoutait le match à la radio et Jacques Doucet, flanqué de Rodger Brulotte, faisait en sorte qu'il se sentait sur les lieux de cet affrontement entre les Z'Amours et les Braves d'Atlanta. Le pointage était de 2-2 et la 12<sup>e</sup> manche s'amorçait. Le petit transistor était à l'extérieur du garage si bien qu'il ne perdait pas une seule action de la troupe de Felipe Alou quand il allait à la rencontre de ses clients.

Il prit place sur sa chaise pliante, prit goulûment une gorgée de Pepsi et tenta de relaxer. Il sauta sur ses deux pieds quand il entendit le son des sirènes s'approcher sur Mellon. Le crissement des pneus sur l'asphalte toujours chaud en cette fin de soirée le surprit. Ils étaient à

Arvida, pas dans une métropole. Les poursuites policières étaient très rares. Les gyrophares déchirèrent la pénombre et il aperçut soudain la voiture poursuivie et enfin les policiers qui l'avaient prise en chasse. Ils devaient filer à plus de 160 selon sa propre estimation. Il ne les aperçut que quelques secondes et l'immeuble voisin les fit tomber dans un angle mort. Il courut vers le trottoir pour se donner une meilleure vision sur ce qui se passait.

Puis ce fut l'hécatombe. Au croisement, la voiture qui ne ralentissait aucunement brûla le feu rouge. Le taxi qui s'amenait dans la voie perpendiculaire ne put éviter la collision. C'est l'arrière du côté droit du véhicule taxi qui encaissa le choc.

À un peu de moins de 500 mètres de là, Louis entendit le patatras, telle une explosion, que fit la collision. Il courut vers le lieu de l'accident.

La scène était irréaliste. Des morceaux de verre et de métal étaient éparpillés sur le sol. De l'huile chaude, du liquide de refroidissement et ce qui semblait être du sang humain se mélangeaient sur l'asphalte noir.

Les policiers étaient sortis de leur véhicule et cherchaient les survivants. Les deux fuyards criaient à tout rompre qu'ils avaient mal.

Le chauffeur de taxi, aussi incroyable que cela pouvait paraître, s'extirpa de ce qui restait de la carrosserie qui lui avait jusque-là servi de voiture. Lui aussi hurlait.

– Mes clientes, mes clientes. Criss qu'est-ce qui s'est passé? Mes clientes, vite faites quelque chose.

Puis il recommençait, tel un mauvais mantra.

Les policiers accoururent et détournèrent le regard quand ils virent les deux corps à l'arrière de la voiture. Deux adolescentes à première vue. Mortes. Une robe de bal vert pâle, maculée de sang, étendue entre les deux cadavres.



Il n'avait su que quelques minutes plus tard ce qui s'était passé. Une fois les ambulanciers sur place, repartis avec les deux blessés, il tenta de questionner les agents. Le chauffeur de taxi, assis à l'arrière d'une des nombreuses voitures de patrouille dépêchées sur place, pleurait toujours et criait maintenant des choses inintelligibles.

L'un des policiers avait alors admis que les fuyards avaient évité un barrage de contrôle d'alcool au volant. Les policiers étaient en train

d'installer les pancartes demandant à la circulation de ralentir quand les deux jeunes adultes étaient passés à toute vitesse, manquant faucher l'un d'eux.

– Ils les ont pris en chasse. Quelques minutes plus tôt et nos effectifs auraient été en place. Nous les aurions interceptés. Ça aurait évité tout ça. La mort de ces deux jeunes filles. Nous sommes arrivés un peu trop tard.

C'est quand le policier évoqua que deux jeunes filles avaient perdu la vie que Louis eut un premier frisson. Les policiers avaient rapidement recouvert les corps. Il n'avait pu apercevoir les victimes. De toute manière, ça ne l'enchantait guère.

Mais maintenant, il avait une intuition qui le fit trembler. Il semblait de plus en plus incontrôlable. Il tenta de changer de position pour avoir une meilleure vue sur le taxi. Les cordons de sécurité déployés lui rendaient la tâche difficile.

Il se déroba, s'approcha le plus qu'il le pouvait de l'arrière du véhicule et repéra une robe de bal. De la couleur qu'il adorait. Ses genoux cédèrent.



Il apprit quelques semaines plus tard le nom des deux prévenus. L'un d'eux, le conducteur, devait subir son procès pour conduite en état d'ébriété ayant causé la mort, conduite dangereuse, fuite et quelques autres chefs d'accusation. Jean-Michel Tanguay était connu dans la ville pour ses nombreuses échauffourées avec les autorités. Loin d'être un enfant de chœur, il vivait dans le milieu du trafic de stupéfiants depuis l'adolescence. À 25 ans, il tentait sa chance chez les Fusées, un groupe de motards criminalisés peu recommandable œuvrant au Saguenay. Il était en probation quand il avait pris une cuite de trop ce soir-là. Avec son taux d'alcool dans le sang et une impressionnante quantité de dope dans le coffre arrière de sa voiture, ce dont il n'avait surtout pas besoin était de se faire intercepter par la flicaille du coin.

Jonathan Dugas, son passager, purgeait sa peine et la purgerait pour le reste de ses jours. Les médecins n'avaient rien pu faire pour éviter qu'il ne devienne tétraplégique. Sa moelle épinière s'était sectionnée dans la collision. Il ne marcherait plus jamais et passerait le reste de ses jours dans un fauteuil roulant. Petite perte pour la mafia jonquiéroise.





En sortant du motel pour remplir la première partie de son plan, il n'eut besoin de vérifier l'adresse de Dugas. Il la savait par cœur. L'handicapé habitait dans un condo adapté, dont les coûts étaient défrayés par l'État.

Il mit le *chopper* vert pâle en marche, se coiffa de son casque protecteur et démarra dans un vacarme sorti tout droit de l'enfer.

Quand il pénétra dans l'appartement de Dugas, ce dernier se demandait bien ce qui se passait. Il n'eut guère le temps de palabrer. Louis extirpa de sa botte un long couteau qu'il fit étinceler dans la lumière du matin. Il perça le premier œil de Dugas. Larmes et sang se mêlèrent.

Puis il sortit un peu de son plan de match. Il avait prévu étirer les souffrances de cette loque. Mais il ne put s'empêcher de frapper rapidement mais très méthodiquement cette pourriture. Il ne versa aucune larme. Ressentit à peine quelques émotions.

Puis il sortit l'enveloppe adressée aux policiers.

Il planta le couteau dans l'abdomen de Dugas, l'enveloppe vert pâle déployant des arômes de freesia, piquée bien en vue en plein milieu du corps du cadavre.

Il repartit vers le motel pour prendre une douche.



Il sortit de l'eau chaude, presque bouillante, satisfait à moitié. Il n'aurait de trêve que dans quelques heures.

Il enfila son gaminet noir, ses jeans blancs, ses bottes et s'assit sur le lit dont il n'avait pas encore tiré les draps.

Il fit un appel au poste de police pour signaler le meurtre de Dugas, préciser l'adresse. Et partit souper. Il aimerait bien avoir du tartare de saumon.

Filant dans ces rues sorties tout droit de ses souvenirs les plus ancrés, il se dirigeait vers la station-service après un détour devant le poste de police.

Rien ne semblait moins animé qu'un poste de police d'une région éloignée. Pourtant, il sentait que l'effervescence devait être à son comble.

Les enquêteurs et plus fins limiers devaient s'escrimer sur sa lettre. Ils tentaient de dénouer l'énigme, de trouver l'identité de ce tueur au couteau.

Il y avait mis des coupures de presse de l'époque, des détails d'autres meurtres du genre commis ailleurs, des adresses et des noms.

Ils devraient faire vite pour recouper toutes les informations.

Il avait planté la lettre dans le ventre de Dugas moins de sept heures plus tôt. Il avait appelé une heure plus tard. Si bien qu'ils devaient plancher sur l'enquête depuis environ cinq heures et demie.

S'ils faisaient vite, ils trouveraient. Sinon, il les appellerait une fois la besogne accomplie.

Il stationna son engin près des pompes et fit ingurgiter une dizaine de dollars au loup qui semblait maintenant assoiffé, implacable sur sa citerne. Il paya le pompiste et le gratifia également d'un généreux pourboire. Il demanda seulement de pouvoir se garer à l'écart des îlots pour faire un appel de son cellulaire. Le jeune homme accepta sans coup férir.

Une fois installé pour apercevoir le carrefour, il feignit de signaler. Il se cala plutôt confortablement sur la selle. Et il patienta.

Moins d'une demi-heure plus tard, Tanguay apparut. Il stationna sa lourde décapotable devant le chic cabaret L'Entrecuisse, réputé bar de danseuses, et entreprit d'en débarquer.

Louis appuya sur le bouton de rappel de son cellulaire et une constable répondit. Il expliqua qu'il était celui qui avait laissé la lettre plus tôt aujourd'hui et qu'il dévoilait maintenant la clé de toute l'énigme.

Elle transféra son appel à un enquêteur. Il répéta ce qu'il venait de mentionner. Et il divulgua que tout se passerait dans la prochaine minute. Il raccrocha.



*À qui de droit, bonne journée.*

*Je suis un loup-garou en manque de sang qui sort droit du passé. Je reviens pour me venger.*

*Ce despote, sur lequel vous venez de trouver cette missive n'est qu'une infime partie de ce plat qui se mange froid.*



*Il n'est en fait qu'accessoire. Il était passager de son propre destin et aussi de la brutale machine qui transforma à l'époque, le carrosse de ma belle en sarcophage.*

*Ce n'est pas lui que je cherche. Et maintenant je suis celui que vous cherchez.*

*Je suis en quête de celui qui m'a pris ma moitié, ma vie, mon souffle, mon désir de vivre.*

*Je n'ai plus rien à perdre.*

*À l'époque la vie s'annonçait belle. Par un soir de pleine lune, il l'a détruite.*

*En cette soirée de pleine lune, je vais l'anéantir.*

*Nous nous préparions pour aller au bal. C'est plutôt lui qui va danser.*

### **Le loup gris**



L'enquêteur Girard se souvenait de l'accident d'il y a quelques décennies. Il lut les coupures de presse et c'est comme si c'était toujours frais à sa mémoire.

Il se remémorait les événements et parvint à trouver les noms des personnes impliquées, mais il devait maintenant trouver où ça les mènerait.

Soir de pleine lune. Aujourd'hui.

Le conducteur, c'est Tanguay. Doit-on l'alerter? Pas maintenant. On va tenter de savoir où il est. C'est qu'il est discret le con.

Est-ce qu'il veut le tuer? Ça, je crois que c'est clair.

Mais où? Chez Tanguay? Non. Tanguay demeure à gauche et à droite. Le plus souvent, il dort au repaire des Fusées.

C'est lui qui va danser?



– Je suis devant L'Entrecuisse. C'est ici qu'il va danser.

– Ne fais pas ça mon gars.

Il entendit la tonalité monocorde. Ils devaient faire vite.

Un appel retentit sur les radios de toutes les auto-patrouilles.

Au même moment.

– Tanguay!

Il l'apostropha de l'autre côté de la rue.

Le revendeur de stupéfiants, toujours sur ses gardes, pivota sur lui-même, s'attendant à voir un client, le rival d'une autre bande ou un policier. Il ne reconnut pas l'homme debout à côté de sa moto de l'autre côté de la voie.

– Qu'est-ce qu'y a?

– Il y a que je suis venu pour manger de la chair fraîche.

– Putain, c'est quoi ce connard? Tu veux du crack, de la poudre, du hasch? Y'a qu'à demander.

– Non, c'est toi que je veux.

Les deux hommes entendirent l'écho des sirènes et virent les lumières bleutées des gyrophares fendre la nuit, pourtant bien éclairée en ce soir de pleine lune.

– Ta gueule mec. Moi je me pousse.

– Tu n'iras pas loin. C'est moi qui te le dis.

Il avait amorcé la traversée de la rue. Il avait décroché l'arme accrochée sur le côté de sa Harley et pointait maintenant un calibre 12 tronçonné en direction de la poitrine de Tanguay. Tant d'années s'étaient écoulées. Et maintenant les policiers qui n'étaient qu'à quelques secondes. Il entendit les pneus crisser quand ils débouchèrent du viaduc. Il aurait presque pu les apercevoir maintenant. Mais il ne voulait détourner son regard des yeux de Tanguay.

Il aimait ce qu'il voyait, la peur, la crainte. Ça le dégoûtait.

Tanguay tenta de fuir. Mais cette fois il n'irait pas loin. Il était à pied et les dommages ne s'étendraient pas.

Les policiers freinèrent. Ils débarquèrent et mirent en joue l'ancien quart-arrière qui n'était plus qu'un loup en chasse.

Messieurs, une fois de plus, vous arrivez un peu trop tard.

Il appuya sur la gâchette.

